

SPÉCIAL MAI 68



DOSSIER ■ Mai 68 : comment continuer ? ■

HISTOIRE ■ Les murs ont la parole ■ PORTRAIT ■ Daniel Heurtault





Forum de la Rénovation

Mercredi 21 mai 2008 de 18 h 30 à 22 h 00
à l'Union Internationale des chemins de fer (U.I.C.)
16, rue Jean Rey - 75015 PARIS (métro : Bir-Hakeim)

Animé par :

ALAIN BERGOUNIOUX, secrétaire national aux Études.

Introduit par :

HENRI WEBER, député européen, Secrétaire national à la Formation
ANTOINETTE FOUQUE, co-fondatrice du MLF, Docteure en Sciences
Politiques

ALAIN GEISMAR, maître de conférences à l'Institut d'études poli-
tiques de Paris

ALAIN VIDALIES, avocat, secrétaire national aux entreprises

LAURENT BAUMEL, responsable national aux Études

Thème :

« MAI 68 : COMMENT CONTINUER ? »

Inscription obligatoire par e-mail auprès de Christine :
formation@parti-socialiste.fr par téléphone : 01 45 56 76 13

agenda du parti

14 juin

- Convention nationale concernant la déclaration de principes et les modifications statutaires.

15 et 16 juillet

- Rencontres d'Avignon organisées par le PS et la FNESR.

29 au 31 août

- Université d'été de la Rochelle.

7 au 9 novembre

- Congrès du Parti Socialiste.

2

Campagne nationale : « 1 an de Sarkozy »



Tracts et affiches disponibles dans vos fédérations à partir du 5 mai

L'hebdo des socialistes • 10, rue de Solferino 75333 Paris Cedex 07 • Tél. : 01 45 56 78 61 • Fax: 01 45 56 76 83

(Pour obtenir vos correspondants, composez d'abord le 01 45 56 ou écrivez à : redaction@parti-socialiste.fr) DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : Maurice Braud

• DIRECTEUR DE LA RÉDACTION : Olivier Faure (Thomas Cognac) • RÉDACTRICE EN CHEF: Ariane Gil (78.61) • RÉDACTION : Bruno Tranchant (77.33).

Damien Ranger (76.37), Ariane Vincent (76.20), Fanny Costes (76.32). • SECRÉTAIRE DE RÉDACTION : Élisabeth Philippe (76.27) • MAQUETTE : Pascale Lecomte (79.44) et Joëlle Moreau (77.16) • PHOTO : Philippe Grangeaud (76.00). • SECRÉTARIAT : Odile Fée (78.61) • COMPTABILITÉ : Michèle Boucher (79.04)

• ABBONNEMENT : Sabine Sebah (78-57) • FLASHAGE ET IMPRESSION : PGE (94) Saint-Mandé • ROUTAGE : Routex - 91080 Courcouronnes.

N° commission paritaire : 0109 P 11 223 "L'hebdo des socialistes" est édité par Solfé Communications.

Ce numéro a été tiré à 255 000 exemplaires.

Écrire l'histoire après Mai 68



Antoine Déourné,
président du MJS

Quarante ans après, que reste-t-il de Mai 68 ? Indéniablement demeure dans la mémoire collective le souvenir d'un grand événement où se mêlent les émeutes et manifestations au quartier latin et les grèves et occupations d'usines. Surtout, Mai 68 fut un événement déclencheur. Face à un pouvoir gaulliste enfermé dans son inflexibilité et mis hors-jeu par son décalage vis-à-vis des aspirations profondes exprimées, étudiants, intellectuels et ouvriers ont amorcé des combats précurseurs. Libération des femmes, massification de l'enseignement, augmentation du pouvoir d'achat, émergences des causes environnementales, proclamation de nouveaux droits, autonomie de la jeunesse, contestation de l'autoritarisme comme mode d'affirmation du pouvoir... Notre société est profondément marquée par ces combats émancipateurs qui ont rythmé les années 70 et auxquels le PS d'Épinay s'est ouvert.

Quand la droite souhaite revenir sur Mai 68, en faisant mine d'en faire la source de tous nos maux, ce n'est pas au caricatural « jouissez sans entrave » qu'elle s'attaque, mais bien à tous ces combats culturels et aux libérations qu'ils ont entraînées.

Notre génération ne regarde pas Mai 68 comme un âge d'or dont elle aurait à faire fructifier on ne sait quel héritage. Elle regarde vers l'avenir tout en étant trop souvent otage du quotidien. Elle ne cherche pas à imiter, mais bien à résister, construire et inventer. Peu de romantisme, mais des combats forts : pour le droit au logement, contre la précarité, l'égalité d'accès au savoir et à la culture, les libertés numériques... C'est peut-être en cela qu'elle porte le plus l'esprit de Mai 68, cet esprit de libération, cet esprit de changement. Contester un ordre injuste, réconcilier réformes à court terme et ambitions de transformation sociale et démocratique à long terme, c'est un peu cela être socialiste, 40 ans après Mai 68.

Là où la droite manipule la mémoire, la responsabilité des socialistes est d'écrire l'histoire.

■ sommaire

Dossier :

Penser l'héritage de Mai 68 p.6

« Vivre ensemble »

Les propositions I à VIII

Histoire

Les murs ont la parole p.22

L'invité

Daniel Heurtault p.28

Le chiffre

C'est en pourcentage la hausse du chômage au mois de mars. « Alors que la population active n'a cru que de 122 000 en 2007, contre 227 000 en 2005, du fait du départ à la retraite massif de la génération du baby-boom, le gouvernement réussit l'exploit de ne pas faire baisser durablement et significativement le chômage », dénonce le PS. En cause, la faible croissance, mais aussi la remise en cause des contrats aidés, dont le gouvernement porte l'entière responsabilité.

0,4

Syndicats Vers plus de représentativité

La réforme de la représentativité syndicale est en marche. La position commune trouvée par la CGT, la CFDT, le Medef et la CGPME prévoit qu'un syndicat, pour être représentatif des salariés, doit rassembler un minimum de 10% des voix aux élections professionnelles organisées dans les entreprises, et 8% au plan national et dans les branches pendant quelques années. Le PS prend acte, mais il constate « plusieurs lacunes », notamment le fait que retenir les élections professionnelles comme base de mesure de l'audience des syndicats exclut de fait tous les salariés qui travaillent dans des entreprises dépourvues de représentants du personnel. De plus, le PS est favorable à une généralisation de la représenta-

tion syndicale, « au besoin par la mise en place d'un système de mutualisation des moyens syndicaux dans les petites entreprises ». Cette mesure ne figure pas dans le texte.



Institutions Droit de vote des étrangers

Onze syndicats et associations ont écrit à Nicolas Sarkozy pour lui demander d'inscrire le droit de vote des étrangers aux élections locales dans la réforme des institutions. Alors que Nicolas Sarkozy s'était dit pour, en avril, et que la majorité de la population y est favorable rien ne figure dans le projet de loi qui sera débattu à l'Assemblée nationale à partir du 20 mai. Jean-Pierre Dubois, président de la LDH, signataire de la lettre, s'étonne : « Attend-on le ralliement de M. de Villiers

et de M. Le Pen ? » Le Parti socialiste demande depuis longtemps l'inscription de ce droit dans la Constitution, mais la droite reste frileuse.

Éducation nationale Service minimum, suite

Xavier Darcos, ministre de l'Éducation nationale, a annoncé qu'il relancerait l'expérience du service minimum à l'occasion de la grève du 15 mai. Il avait déjà utilisé ce procédé en janvier dernier. Une provocation de plus que dénoncent les syndicats enseignants et les partis de gauche.

Égalité Pétition pour défendre l'égalité des sexes

Le service des droits des femmes et de l'égalité, administration responsable de l'impulsion et de la mise en œuvre de cette politique, est menacé de disparition. Cette administration régionale et départementale a notamment pour mission de favoriser l'accès à l'emploi des femmes, de promouvoir l'égalité salariale et de lutter contre les violences faites aux femmes. Une pétition pour s'opposer au démantèlement des politiques d'égalité hommes/femmes est disponible sur : www.servicedroitsdesfemmes.ndanger.org

Page réalisée par Fanny Costes



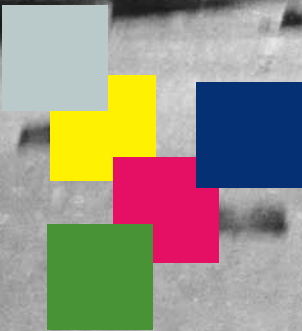


L'image de la semaine

Un 1^{er} mai pour les mal-logés

Les manifestations du 1^{er} mai n'ont pas seulement eu lieu dans la rue. À l'initiative du collectif Jeudi Noir, et en présence de membres du MJS, 200 personnes ont réquisitionné un immeuble inoccupé de plusieurs milliers de m², boulevard Montmartre, à Paris. Il s'agissait une fois de plus d'alerter l'opinion publique sur la crise du logement en France. Les occupants réclament une régulation des prix des loyers, qui ont presque doublé ces deux dernières années. Sur une banderole déployée devant la façade était inscrit : « 136 000 logements vides à Paris, 50 de moins ».

Penser l'héris



Mai 68 a profondément marqué la société française dans son ensemble et peut-être encore plus particulièrement les hommes et les femmes de gauche. Il est donc essentiel pour les socialistes de se pencher sur ces événements et sur la façon dont ils ont influencé leur pensée

tage de **Mai 68**



et leur engagement. Et surtout, sur ce qu' il est pertinent d' en retenir aujourd' hui. Dans cet esprit, l' *Hebdo* a proposé à deux générations de responsables socialistes de confronter leurs points de vue.

Une réflexion sur le passé pour mieux construire l' avenir.

Henri Weber⁽¹⁾, secrétaire national à la Formation, co-fondateur de la LCR en 68, et **Alain Geismar**, maître de conférences à l'IEP de Paris, alors animateur de l'organisation maoïste la Gauche prolétarienne, furent des acteurs majeurs de Mai 68. **Laurent Baumel**, responsable national aux études, **Aurélié Filippetti**⁽²⁾, députée de Moselle et **Olivier Dussopt**, député de l'Ardèche, en sont les héritiers. Dialogue.

Que représente Mai 68 pour vous ?

Henri Weber : Comme tout grand mouvement social, Mai 68 a été très composite, mais dans son courant principal, il s'agit tout d'abord d'un grand mouvement de libéralisation et de démocratisation de la



« À 13 ans, on ne prétend pas conduire les luttes collégiennes »



« À titre personnel, Mai 68 a été un moment de liberté. Je regardais toutes ces manifestations d'ouvriers, d'étudiants, à un moment où le gaullisme semblait avoir tout encadré, tout structuré, tout empêché. Je regardais cela comme un mouvement profond et général. C'était une chape de

plomb qui d'un seul coup se soulevait sans que je n'en comprenne forcément les causes, ni les conséquences.

J'étais trop jeune pour être partie prenante du mouvement, j'étais spectateur. À 13 ans, on ne prétend pas conduire les luttes collégiennes et pas davantage ouvrières. Rendez-vous compte, une ville comme Rouen, bien sage, avec un centriste comme maire... Se donner à la ferveur révolutionnaire paraissait étrange. Ce mois de mai a bousculé les références, les règles, les organisations. Quarante ans après, Mai 68 restera comme une forme d'alternance de la société. Une alternance non pas politique, mais sociétale. C'est la société elle-même qui a décidé de changer. Je sentais peut-être déjà qu'il y aurait une traduction politique à ces événements. Les gauchistes pensaient que ce parti serait forcément révolutionnaire. Mais c'est pourtant bien le PS qui, enfanté sur les débris de la SFIO et sur les ruines des barricades, a repris le flambeau politique de Mai 68. Je crois d'ailleurs que c'est l'alternance politique qui a été le résultat le plus tangible de cette période, dès 1981. Faisons en sorte d'être en capacité de changer la société par la voie des élections. Si nous voulons rêver à un nouveau mois de mai, c'est vers le mois de mai 2012 que nous devons nous concentrer ! »

François Hollande

société française qui en avait bien besoin. On ne se souvient pas aujourd'hui de ce qu'était la France du général De Gaulle et de Tante Yvonne.

Mai 68 s'en est pris à toutes les formes autoritaires d'exercice du pouvoir : à l'université, mais aussi dans la famille, le couple, l'entreprise, la cité. Non pas pour abolir tout pouvoir, comme le dit sottement Sarkozy, mais pour reconnaître, comme seul légitime, le pouvoir librement consenti, car fondé sur la compétence reconnue, la négociation ou l'élection.

Il s'en est pris à toutes les formes de discriminations : entre les classes sociales, mais aussi contre les immigrés, les femmes, les homosexuels, au nom des valeurs de l'égalité et de l'émancipation.

Mai 68 avait aussi une troisième dimension, messianique et révolutionnaire. Il s'exprimait dans un langage marxiste, familier à l'époque, et était porté par l'utopie de la société sans classe.



Les deux premières sources d'inspiration – libéralisme politique et moral, exigence démocratique – ont transformé en profondeur la société française et sont toujours à l'œuvre.

En revanche, la dimension révolutionnaire et messianique n'a pas survécu à l'effondrement du communisme après la chute du Mur de Berlin et la disparition de l'URSS.

Alain Geismar: Mai 68 n'a pas éclaté comme un coup de tonnerre dans un ciel serein. C'est le moment culminant d'une période qui débute en 63, (fin de la guerre d'Algérie, liquidation de IOAS et mise en place des institutions gaullistes), avec la grève des mineurs et le refus de la réquisition. Dès cette date, les mouvements sociaux s'enchaînent, leur virulence s'amplifie et court jusqu'en 1973 avec Lip et le Larzac. À partir de 74, on entre dans une autre phase, avec la crise pétrolière puis économique.

“ On impute à 68 tout et n'importe quoi : son hédonisme, son individualisme, son relativisme, son cynisme, sa mise en faillite des grands vecteurs de transmission de l'école et de la famille. ”

Alain Geismar

Des mouvements, en 68, il y en aura de part et d'autre du rideau de fer (Pologne, Tchécoslovaquie, Yougoslavie, États-Unis, Grande-Bretagne, Mexique...). Ce qui est spécifique à la France, c'est que le mouvement universitaire a rassemblé autour des étudiants contestataires, des professeurs, y compris des prix Nobel, et qu'en bastonnant, c'est l'université qu'on a bastonnée. Il ne s'agissait pas seulement d'étudiants en



goulette, ce qui a impressionné différemment la population. Ensuite, la victoire concédée après des nuits de manifestations et de barricades donne l'idée que le pouvoir peut céder. Alors, la marmite ouvrière explose et s'engouffre dans la brèche, bientôt suivie par les employés et même, dans l'Ouest, par des paysans.

D'autre part, il ne s'agit pas non plus seulement d'une bonne grosse grève. Les patrons sont souvent séquestrés, les usines et magasins occupés, la prise de parole est générale après des années d'étouffoir. Cette parole de centaines de milliers d'individus exprime des aspirations sans bornes au respect et à la liberté, mais quand cette parole est traduite dans des discours collectifs, ceux-ci empruntent le seul langage historique connu. Quelle qu'en soit la variante, il est racorni dans un succédané de marxisme à la sauce communiste, socialisante, anarchisante, trotskisante, ou maoïsante, voire «situationniste». Bref le mort saisit le vif, et la nouveauté et la fraîcheur du mouvement s'épuisent, dévorées dans un discours déjà mort.

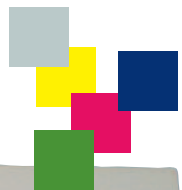
Aurélié Filippetti : Pour moi, Mai 68, c'est: Liberté, émancipation – émancipation morale et sociale –, l'alliance inédite des ouvriers et des étudiants – au moins au début –, l'espoir d'une amélioration des conditions de vie, des conditions de travail, des conditions d'études. Pour la première fois, il n'y a plus cette barrière entre un communisme un peu ouvriériste, la classe ouvrière et les étudiants. Cela a été fragile et éphémère, mais cet espoir-là a existé. Ce fut aussi, évidemment, un mou-

vement égalitaire et d'émancipation, pour les femmes notamment.

Laurent Baumel : Mai 68 constitue une étape dans un processus plus profond d'émancipation, de démocratisation de la vie personnelle, qui a démarré avant et s'est poursuivi après. Mai 68, c'est aussi la jeunesse d'Henri Weber. Et il serait intéressant de se demander pourquoi on éprouve le besoin de célébrer tous les 10 ans la jeunesse d'Henri Weber !




“ J’ ai l’impression
que ce qui insupporte la droite,
c’ est justement cet esprit ludique
et créatif, le fait que cette génération
ait réussi cette chose inouïe
d’ avoir fait une révolution
non violente et joyeuse. ”
Aurélié Filippetti



Olivier Dussopt : Je suis né 10 ans après et je n'ai pas été élevé dans le mythe 68 puisque même mes parents étaient trop jeunes pour faire 68. Mes parents sont déjà des bénéficiaires de la génération d'avant. Forcément, pour moi, Mai 68 renvoie à un acquis, à une étape historique plus qu'à une bataille. On retrouve l'émancipation, la libéralisation et une forme de refus du déterminisme du type « vous êtes fils d'ouvrier, vous serez ouvrier », un refus d'accepter un destin écrit à l'avance par le reste de la société. Pour rejoindre Aurélie, l'alliance des ouvriers et des étudiants a en effet suscité un espoir, mais il semble normal que cela n'ait pas duré puisque, à l'époque, les études supérieures ne sont pas démocratisées. On se retrouve donc face à une alliance entre la classe ouvrière

« On ne supportait plus l'ordre établi »



En mai 68, j'étais lycéen dans une école catholique de Rodez. Je devais préparer mon bac. J'étais délégué de classe et avec les copains, on a demandé des remises en cause de l'ordre établi. On ne le supportait plus, on avait besoin d'air. Du côté des parents, certains nous soutenaient, d'autres non. Mais surtout, on s'est lancé dans une tournée des écoles catholiques de l'Aveyron. Et elles se sont toutes mises en grève. On a alors rejoint nos copains des lycées et on a fait la jonction entre l'école confessionnelle et l'école publique. Nous étions ensemble dans la contestation. Tout cela était un peu confus, on était de grands ados. Mais il y avait une ambiance de liberté. Toutefois, je ne croyais pas qu'il allait s'établir des « soviets démocratiques » partout. Déjà je ne sentais pas trop ce qui pouvait avoir des parfums totalitaires même avec les meilleures intentions du monde. Nous voulions une société beaucoup moins coincée et plus juste. Quand la droite est revenue massivement au pouvoir lors des législatives de juin 68, la redescente sur terre a été douloureuse. En tout cas, il y a eu des revendications sociales qui ont pesé très lourd en mai 68 et qui ont contribué à ancrer mon engagement pour la liberté et la justice sociale. »

Bertrand Delanoë

et des étudiants issus de la bourgeoisie ou de la petite bourgeoisie. Si un mouvement similaire émergeait aujourd'hui, la démocratisation des études supérieures permettrait peut-être qu'il soit pérenne mais je n'en suis même pas sûr.

Comment expliquer que, 40 ans après, ce mouvement suscite toujours des débats aussi passionnés ? Nicolas Sarkozy parle tout de même de « liquider Mai 68 »...

Alain Geismar : On impute à 68 tout et n'importe quoi : son hédonisme, son individualisme, son relativisme, son cynisme,


sa mise en faillite des grands vecteurs de transmission de l'école et de la famille. La famille se porte au mieux, elle s'est élargie aux familles recomposées ou homosexuelles et apparaît comme une valeur refuge quand les grandes solidarités collectives sont à la ramasse. Quant à l'école, jamais on ne lui a demandé de résoudre autant de problèmes, ceux des ghettos urbains ou du chômage.

Peut-être vaudrait-il mieux, surtout quand on se pense de gauche, s'interroger sur ce qui relève de la crise et sur ce qui revient à Mai 68. Au sujet de l'hédonisme: on croirait entendre un écho de la droite cléricale des années 60 hurler contre la pilule, puis contre le droit à l'avortement, tous deux porteurs de laxisme sexuel. L'individualisme ? Quand les défenses collectives élaborées en 36, à la Libération et en 68 craquent, que la sécurité sociale ne protège plus, quand les fins de mois sont dures, que les retraites reculent, que l'école ne débouche plus naturellement sur l'emploi et que les jeunes ne trouvent que difficilement leur logement, va-t-on leur reprocher de ne compter que sur eux-mêmes ou sur leur famille en lieu et place des protections collectives défailtantes, en stigmatisant de plus ces réflexes d'autodéfense et en les imputant à 68 comme s'il n'y avait pas la crise et la manière de la gérer ? Le relativisme ? Peut-être préfère-t-on l'absolutisme et l'autoritarisme. Le cynisme ? Peut-être se trompe-t-on de côté ou alors c'est qu'on assimile l'UIMM à de dangereux soixante-huitards attardés.

Pour la droite, la peur ne s'est pas éteinte, mais surtout elle a besoin d'un nouvel ennemi héréditaire pour remplacer le communisme et rassembler largement toutes ses troupes. Pour les communistes, on comprend aussi leur malaise : Mai 68 est un moment noir de leur histoire, alors proche de sa fin. Pour la gauche je vois plus mal l'intérêt de récuser, sous prétexte de bilan qu'on se garde d'ailleurs de faire, les valeurs d'une époque qui a certes

12

« J'étais passionné par les récits de ces combats »



« Je suis un fils de soixante-huitards. J'avais 11 ans à l'époque, mais j'attendais mes parents qui rentraient tard le soir, qui quittaient les barricades après avoir participé aux manifestations. J'étais passionné par les récits de ces combats. C'est peut-être une politisation précoce, mais je me souviens avoir participé au comité d'action lycéen du petit Lycée Condorcet. Ce sont ces moments-là qui m'ont fait hériter d'une fibre trotskiste qui m'a ensuite permis d'accompagner ces mouvements dans les années 70, me retrouvant aux côtés de l'animateur de la LCR : il s'appelait Michel Field, et nous avions tous les deux une superbe coiffure afro ! Mai 68, c'est une révolte contre l'ordre établi, une volonté de faire bouger les meûres. C'est la naissance fondamentale de la liberté des médias. C'est l'ouverture de l'université, beaucoup moins mandarinale, beaucoup moins élitiste. Rendons-nous compte : il doit y avoir aujourd'hui sûrement vingt fois plus d'étudiants qu'il n'y en avait à l'époque. C'est aussi une incroyable créativité graphique et lexicale, avec toutes ces affiches et ces graffitis. L'un d'eux m'avait d'ailleurs beaucoup frappé : « Laissez la peur du rouge aux bêtes à cornes ». Cette capacité à s'exprimer, cette simplicité des rapports entre les gens, cette égalité entre les hommes et les femmes, c'est tout cela dont nous devons nous souvenir aujourd'hui. Voilà pourquoi je trouve que, quand Nicolas Sarkozy dit vouloir liquider cet héritage, il se comporte en liquidateur... et il fait une erreur très profonde. »

Pierre Moscovici

achevé la SFIO, mais aussi ouvert la voie au nouveau PS... Chacun est libre d'aimer ou de détester ce Mai 68 qui a secoué une sociale-démocratie traditionnelle qui s'était accommodée du colonialisme et du gaullisme. Personne ne peut effacer le fait que nous vivons et militons dans un pays qui possède Mai 68 dans son histoire.

Laurent Baume : Je pense qu'il y a deux aspects qui expliquent ces débats.

D'abord, un aspect de fond. À travers Mai 68, le débat posé est celui des équilibres à chercher, 40 ans après, dans les rapports entre individu et société, liberté et règles. C'est un débat difficile car Sarkozy l'a évidemment rendu suspect. Néanmoins, il existe et la gauche a d'ailleurs avancé ces dernières années. Si on cherche le point idéologique moyen de la gauche, nous ne sommes plus en effet dans la posture « libertaire » des années 70-80. Nous avons nous-mêmes intégré un certain nombre de réflexions sur la dialectique des droits et des devoirs. Mais la célébration récurrente de 68 s'explique aussi par une dimension plus sociologique. C'était le sens de ma boutade sur la jeunesse d'Henri Weber. Il y a un événement historique objectivement beaucoup plus important que Mai 68, c'est 1789. Pourtant, on ne célèbre pas tous les 10 ans en « 9 » la Révolution française. Alors pourquoi célèbre-t-on tous les 10 ans, Mai 68 ? Parce que la génération qui a été marquée par Mai 68 et ses suites immédiates est très présente, qu'elle est encore largement sur le devant de la scène ou en situation d'influence dans toute une série de médias. À travers cette célébration, cette génération commémore sa propre jeunesse et impose à l'ensemble de la société française l'idée que cette nostalgie est importante, ce qui est à la fois vrai et problématique.

C'est vrai pour toutes les raisons que nous avons évoquées : l'importance objective de ce mouvement dans le processus de



modernisation sociétale et les débats qu'il pose. C'est problématique car cela tend à accréditer l'idée que les générations qui sont venues derrière sont dépourvues d'intérêt ou de significativité historique. Ma génération, et c'est sans doute encore pire pour celle d'Olivier, n'a pas, sur la scène française, d'existence symbolique car elle n'a pas son « événement fondateur » et qu'elle est prise dans l'injonction contradictoire que lui a imposée sans le vouloir celle d'Henri Weber : « Vous ne pouvez plus être révolutionnaires puisque nous nous sommes trompés en l'ayant été et en même temps, comme vous ne l'avez pas été à 20 ans, vous êtes une génération sans utopie et sans histoire. » Il est vrai que ma jeunesse à moi, c'est le Congrès de Rennes, le débat Jospin-Fabius.

« Un moment d'espérance
et d'imagination politiques »



« En 1968, j'étais en troisième dans un collège des Vosges, à Charmes. Le ramassage scolaire nous accompagnait dans notre village de Chamagne. Il ne nous parvenait que des échos très indirects. C'est uniquement par la télévision que nous pouvions mesurer l'ampleur de ce que la révolte étudiante puis les grèves ouvrières avaient provoqué dans tout le pays. Le procès fait à 68 par ses liquidateurs en tous genres n'a aucun sens. François Mitterrand avait eu ces mots très justes : « Si la jeunesse n'a pas toujours raison, la société qui la méconnaît et qui la frappe a toujours tort. »

Il faut se souvenir du carcan de l'ordre moral et patronal qui régnait alors. La France des Trente Glorieuses avait ses avantages mais elle n'était pas radieuse pour tous et surtout pour toutes ! Le mouvement de mai a fait souffler sur le pays un vent de liberté et d'égalité. Nous devons à ses 11 millions de grévistes une extension des droits syndicaux qu'il fallut conquérir. Ce fut un moment d'espérance et d'imagination politiques, le point d'origine d'un nouveau féminisme et de luttes inédites contre les discriminations.

Que les conservateurs en brossent un tableau répulsif, quoi de plus banal ? Cette parole libérée, ces citoyens avides de discussion, cette démocratie hautement participative, même si elle empruntait beaucoup au vocabulaire des révolutions d'antan, la gauche d'aujourd'hui doit en être, à sa manière et dans le temps qui est le sien, la continuatrice sans complexe.

Il y a eu, c'est normal, des excès, et un reflux de l'autorité qui a manqué à beaucoup d'enfants livrés à eux-mêmes. Depuis le besoin de règles, les droits et les devoirs ont trouvé de plus justes façons de s'exprimer qui n'ont rien à voir avec l'autoritarisme d'antan. »

Ségolène Royal

Auréli Filippetti : Je n'ai pas une vision aussi négative. Notre génération a quand même eu un événement marquant politiquement. En effet, j'estime que la chute du Mur de Berlin a profondément marqué notre évolution politique en engendrant une distance, un doute, une désillusion par rapport à la politique considérée comme religion laïque. Je pense que c'est ça qui nous a marqués, davantage que le poids des expériences politiques de nos parents. D'autre part, pour moi, Mai 68 c'était un mouvement éminemment subversif où

s'est aussi exprimée une philosophie non violente. Un mouvement festif, ludique, avec une immense créativité qui s'exprimait sur les murs, les affiches, dans les slogans. Et il n'y a pas beaucoup d'exemples dans l'histoire de mouvements aux impacts sociétaux et sociaux aussi importants qui se soient déroulés dans cet esprit-là. Et j'ai l'impression que ce qui insupporte la droite, c'est justement cet esprit ludique et créatif, le fait que cette génération ait réussi cette chose inouïe d'avoir fait une révolution non violente et joyeuse.

Henri Weber : Il y a tout un faisceau de raisons pour expliquer les débats vifs que suscite encore Mai 68 aujourd'hui. D'ailleurs je constate que ces commémorations sont spécifiquement françaises. Mai 68 fut un mouvement international, mais en Allemagne, au Japon, en Italie, aux États-Unis, il n'y a pas de commémorations monstre tous les dix ans. Pourquoi n'y a-t-il qu'en France que la célébration prend une telle ampleur ?

J'y vois trois raisons. Tout d'abord, Mai 68 a accouché de nombreuses conquêtes démocratiques et sociales. Ce fut quand même la plus grande grève générale de l'histoire de France : le SMIG a été augmenté d'un coup de 35%, la section syndicale d'entreprise a été reconnue, la mensualisation des salaires a été généralisée, des grandes négociations ont été ouvertes, qui ont débouché tout au long des années 70, sur de grandes conquêtes, comme la formation permanente, ou l'indemnisation totale du chômage. Dans la mémoire des salariés, Mai 68 s'est inscrit comme un grand moment de dignité et de conquêtes ouvrières.

La seconde raison, c'est qu'en France, Mai 68 s'est bien terminé. En Italie, en Allemagne, au Japon, aux États-Unis, à la fête étudiante ont succédé les années de plomb : une partie du mouvement a bas-



la lutte continue

« Je montais sur les tables pour haranguer les gens. »



« En mai 68, je découvrais beaucoup de choses dont l'action politique active. J'étais alors en classe de première, à Lons-le-Saunier, dans le Jura. Notre établissement a été fermé. Nous nous étions donc repliés sur la maison des jeunes et de la culture où nous avons un comité permanent d'occupation. Il y avait les élèves du lycée Rouget de Lisle et, de manière un peu plus curieuse, les élèves du lycée Sainte-Marie, dont les leaders étaient des femmes.

Toutefois la conscience politique que je pouvais avoir à l'époque était assez confuse. J'étais plutôt un révolté. J'appartenais à cette catégorie de gens que l'on pousse devant, et qui ensuite parlent pour l'ensemble. C'est moi que l'on faisait monter sur la table pour haranguer les gens.

Aujourd'hui, il y a le poids de l'expérience. Toutefois il existe deux interprétations de Mai 68 : il y a ceux qui en font d'abord une révolte contre l'ordre et la discipline. Ils racontent des idioties du genre : le slogan de l'époque était « Il est interdit d'interdire ». Il était peut-être en vogue dans quelques beaux arrondissements parisiens.

Et il y a ceux qui sont sensibles au Mai 68 ouvrier et populaire, quand 10 millions de travailleurs se sont mis en grève et ont occupé les usines. Il faut se rappeler qu'on est à la fin des années 1960, une période où les révolutions socialistes se déroulent dans de nombreux pays du monde. On connaissait une poussée à l'Ouest et à l'Est en faveur du socialisme et du changement. En tant que socialistes, nous devons surtout résister à la réécriture de l'histoire par nos adversaires, qui en font un moment de chaos, d'anomie et de vide. »

Jean-Luc Mélenchon

culé dans la lutte armée. En France, l'Union de la gauche sur un programme commun de gouvernement a ouvert une perspective politique. Beaucoup de soixante-huitards ont cherché à obtenir par le travail syndical, associatif et les urnes ce qu'ils n'avaient pas obtenu par la grève générale et les manifestations de rue.

Enfin, troisième raison : c'est la dernière fois que la France a donné au monde le spectacle de son exception et de sa grandeur. Il n'y a qu'en France, en effet, que le soulèvement de la jeunesse a déclenché une grève générale ouvrière puis une crise de régime. Le mouvement de Mai a atteint dans notre pays une sorte de perfection, respectant les trois règles de la tragédie classique : unité de temps, unité d'action, unité de lieu. Nous avons rejoué en six semaines toute la geste des révolutions françaises, drapeaux rouges, manifestations monstre, «Internationale», barricades, occupations d'usines... Le monde a alors regardé la France d'un œil ébahi et admiratif.

Il y a, je crois, une satisfaction narcissique des Français, toutes générations confondues. Et là, je ne suis pas d'accord avec l'explication de Laurent, lorsqu'il dit que la génération 68 est au pouvoir, notamment dans les médias. Qui dirige *Le Monde*, TF1, France Télévisions ? C'est un mythe total ! On ressort toujours les 25 mêmes noms, mais pour le reste, ce ne sont pas les soixante-huitards qui sont aux manettes.

Olivier Dussopt : Je crois aussi que Mai 68 a marqué les esprits parce qu'un espoir était né, justement avec cette grande conquête sociale. Et si aujourd'hui, on n'a pas connu de mouvement de libération et de progrès aussi important, c'est peut-être parce qu'on n'est pas dans le même contexte économique. En 68, on arrivait à la fin d'une période d'essor économique et finalement, la révolte de 68, c'était aussi



« En plein cœur du quartier latin »



« J'étais en plein cœur des événements de Mai 68, étant lycéen dans le quartier latin. J'ai été réellement plongé dedans du début à la fin avec tout ce que ça implique en termes d'engagement personnel et d'enrichissement intellectuel. C'est en plus à cet âge-là que l'on commence à saisir le sens du

collectif, de l'engagement personnel au service des autres. C'est aussi à cette époque que j'ai perçu la force du collectif, mais aussi les limites de ce type de mouvement.

Au début des événements, le jeune lycéen que j'étais y participait plus par curiosité que par engagement puis, au fur et à mesure, j'ouvrais les yeux sur ce qui arrivait, et plus j'ouvrais les yeux, plus mon engagement s'imposait. C'est vraiment là que je suis passé de la curiosité enfantine à un éveil adulte qui porte vers la réflexion politique.

Je dirais aussi que cette époque a permis à ma génération de voir l'apparition d'une autre gauche que celle que l'on voyait à la télévision. Durant ces événements, nous avons vu apparaître une gauche qui se confrontait, qui débattait et c'est là que je marque mes premiers engagements à gauche. Ça s'est ensuite concrétisé par mon adhésion au sein du Parti socialiste. C'est d'ailleurs le seul parti auquel j'ai adhéré. »

Michel Sapin

une façon de dire : « Nous voulons notre part de la production, notre part du développement », avec une volonté de mieux vivre, d'avoir plus de droits et une plus grande émancipation sociale. Après, on est entré dans une situation plus difficile de stagnation économique, voire de recul, et aujourd'hui notre génération n'est plus vraiment en situation de dire : « On veut notre part du développement ou en tout cas notre part de la croissance » car celle-ci n'est pas assez importante. L'actualité de ce 40^e anniversaire est peut-être due au facteur inversé. L'idée de ce déterminisme devenu insupportable en Mai 68 se retrouve peut-être aujourd'hui de façon amplifiée, avec ce sentiment de déclassement et la conviction de toute une génération qu'elle ne vivra pas mieux que ses parents mais au contraire, moins bien. Et si, quand on commémore 68, on met en valeur le progrès social, la revalorisation des salaires, c'est certainement en écho à ce sentiment de perdre du pouvoir d'achat et des possibilités de développement personnel.



“ S’ il y avait quelque chose à liquider de Mai 68, ce serait cette exaltation de la violence, cette défiance vis-à-vis de l’État de droit et de la démocratie représentative. ”

Henri Weber

Justement, est-ce que ce sentiment de déclassement ne peut pas créer aujourd’hui, un terreau favorable à un mouvement comparable à Mai 68 ?

Est-ce qu’aujourd’hui, l’hyperprésidence de Nicolas Sarkozy et le regain de l’autoritarisme ne sèment pas les prémices d’un mouvement populaire de grande ampleur ?

Aurélié Filippetti : Je pense que ce que disait Olivier est important. 68 était la fin et un peu l’apothéose d’une période de 30 ans commencée après-guerre, marquée, de façon unique dans l’histoire, par une croissance continue des salaires, des revenus de l’ensemble de la population, même si les inégalités se creusent. 68 était la fin de ce processus où les parents pensaient que leurs enfants auraient droit à une vie meilleure, des conditions de vie et de travail meilleures que les leurs. Dans les années 70 et dans les années 80, ce mouvement s’est effectivement inversé. On a perdu cet espoir-là. Cela se ressent aujourd’hui cruellement, surtout dans les catégories les plus défavorisées. Ce n’est pas du tout le

même terreau aujourd’hui et malgré tout, il existe quand même des signes positifs. Il y a quand même une mobilisation de la jeunesse, que ce soit sur le CPE, ou actuellement avec le mouvement des lycéens, mais il s’agit sans doute d’une mobilisation plus pragmatique que la génération 68 doit sans doute trouver un peu trop prosaïque. Je pense qu’il y a ce besoin chez les jeunes, de s’accrocher à un certain réalisme : on se bat pour avoir plus de profs, pour avoir des moyens dans l’Éducation nationale, avoir des moyens dans les universités. Cela correspond à une réalité économique, au fait que les inégalités ont recommencé à s’accroître. Pour les générations qui suivent, la situation est donc beaucoup plus dure que pour les générations précédentes, ce qui n’était pas le cas en 68.

Laurent Baumel : On peut avoir aujourd’hui ou demain des mouvements sociaux et on peut même assister à une jonction de ces mouvements sociaux dans un grand mouvement social. D’ailleurs en



18

95, on n'était pas loin d'un grand mouvement social. Mais cela ne fera pas un Mai 68. Même si l'amélioration de la condition salariale est effectivement une composante de 68, ce n'est pas celle que l'on commémore. 68, c'est plutôt ce qu'Henri a rappelé. Je prends acte d'ailleurs de la précision qu'il a apportée. Je n'ai pas voulu dire que les « médias sont dirigés par les anciens de 68 ». Mais je pense que, globalement, les « prescripteurs de commémoration » sont des gens imprégnés de l'idée de l'importance de ce mouvement parce que, peu ou prou, ils l'ont vécu ou qu'ils ont côtoyé des gens qui en ont été des acteurs. Il y a une autre explication sur la spécificité de 68 par rapport à d'autres mouvements, c'est qu'il s'inscrit bien sûr dans la « matrice révolutionnaire » française. De la même manière que quand on lit Flaubert, Hugo ou Tocqueville, on voit que les gens de 1848 songeaient à 1789, en 68 en France, on a joué à la Révolution française (et russe). Je reviens alors à la question générationnelle : à partir du moment où nous venons après, dans un contexte « post-messianique » marqué par les désillusions de cette pseudo-révolution, qu'est ce que l'on peut porter ? Je pense ici à la conclusion d'un livre de Jean-Pierre Le Goff – *Mai 68, l'héritage impossible* – où celui-ci dit que la vraie question des temps modernes, est de savoir comment réinvestir dans la démocratie et dans le réformisme, la passion utopique de 68. C'est un vrai enjeu et je crois que si l'on s'en tient à une commémoration béate et attendrie de Mai 68, on aura du mal à s'investir complètement dans cette réflexion.

Olivier Dussopt : On ne peut pas dire effectivement qu'on est sur un terrain plus ou moins favorable à un nouveau Mai 68 parce qu'à chaque fois qu'il y a un mouvement social, les médias le présentent de cette manière. Par rapport à ce que dit Laurent, je pense que le caractère plus

prosaïque des nouveaux combats n'est pas dû à une désillusion mais plutôt à un échec. Aujourd'hui, si on ne célèbre pas 95, c'est aussi parce que 68 est le dernier mouvement sur lequel nous avons réellement gagné des droits : des droits sociaux et salariaux. 95 était une grande mobilisation mais au final, qu'est-ce que cela a donné quand on a fait le bilan deux ou trois ans après : la sécurité sociale a été mise à mal, le régime des retraites a été réformé dans le sens d'une réduction des droits et des avantages acquis. 68, c'est le dernier moment où le mouvement social a permis de faire des avancées. On peut, à la limite, considérer 81 comme un effet différé de Mai 68 mais on est sur une mobilisation politique et non plus sur un mouvement social. C'est pour cette raison que cela ne me dérange pas que l'on célèbre cet événement davantage que ceux qui ont suivi. Je préfère célébrer les victoires plutôt que les défaites. Quant à la possibilité de voir émerger aujourd'hui un mouvement comparable à Mai 68, on peut en effet s'interroger sur les inégalités qui recommencent à s'accroître, à se creuser de plus en plus profondément. On est

Quant à la possibilité de voir émerger aujourd'hui un mouvement comparable à Mai 68, on peut en effet s'interroger sur les inégalités qui recommencent à s'accroître, à se creuser de plus en plus profondément.

Olivier Dussopt

encore descendu d'un cran en termes d'espoir et d'espérance par rapport à la vie de nos enfants.

Olivier Dussopt parle de Mai 68 comme d'une victoire mais Laurent Baumel pointait les dérives et les errances de ce mouvement. Quelles sont-elles ? Est-ce que Mai 68 n'a pas figé la société française dans une impossibilité à se réformer ?

Henri Weber : Comme tout bilan honnête, celui de Mai 68 doit être contrasté. À son actif, j'ai déjà mis beaucoup de choses et l'actif l'emporte très largement. Mais au passif, je mettrais l'exaltation de la violence. Il faut comprendre que l'on vivait dans un autre monde, celui de la décolonisation et des guerres coloniales. La France en avait menées en Indochine et en Afrique du Nord. La génération de Mai 68 s'était politisée en réaction à la guerre du Vietnam, qui était la première guerre télévisée. L'idée que l'on ne pouvait obtenir satisfaction que par des méthodes d'action illégales et violentes était largement répandue, et inversement, la suspicion était grande vis-à-vis des méthodes légales d'action et de la démocratie représentative, considérée comme une mystification derrière laquelle s'exerçait le vrai pouvoir, le pouvoir économique. En France, cette exaltation de la violence n'a pas débouché sur le passage au terrorisme et à la lutte armée. Mais dans beaucoup de pays, il en fut autrement. S'il y avait quelque chose à liquider de mai 68, ce serait cette exaltation de la violence, cette défiance vis-à-vis de l'état de droit et de la démocratie représentative. J'ajouterais que 68 a exacerbé fortement la vieille culture française de l'affrontement et du conflit à un moment précis – les

« J'ai fait mes premières manifs en 1968 »



« En 1968, j'avais 13 ans, j'écoutais Europe 1 la nuit, discrètement, et je vivais au rythme des récits des manifestations étudiantes que nous faisions les pions pendant les heures de permanence dans le collège où j'étais. Finalement, les pions ont mis le collège en grève et c'est avec eux que j'ai fait mes premières manifs.

Mai 68, c'est aussi pour moi de grandes conquêtes sociales et l'idée que la lutte paye. Car avec une mobilisation équivalente à celle de 1936, le mouvement ouvrier a marqué un grand coup. C'est la fin d'une société patriarcale et autoritaire avec de grandes avancées sur le plan de la libération des femmes, des libertés publiques et de la liberté de la presse.

La génération à laquelle j'appartiens a, dans un premier temps, cherché à répéter Mai 68. Pour nous ce n'était que la répétition générale de quelque chose de bien plus grand et qui cette fois, allait réussir. On pensait reproduire de grandes grèves générales qui seraient les prémices d'importants bouleversements sociaux. Puis, avec le temps, on a compris que la vie politique était plus compliquée que ça et que ce n'était peut-être pas le bon chemin pour faire avancer les choses. »

Julien Dray

années 70 et 80 – où l'on avait aussi besoin d'une culture du compromis. Dans les années 70 et 80, nous abordions une nouvelle révolution industrielle – celle de l'informatique, des services, des biotechnologies – qui exigeait un redéploiement sérieux de notre système productif. On s'est battu pour conserver les houillères, les hauts-fourneaux, pour préserver les emplois qui étaient menacés par la nouvelle révolution technologique. Il aurait mieux valu anticiper longtemps à l'avance et défendre l'emploi en assurant la reconversion des salariés vers d'autres métiers, parce que ce ne sont pas les métiers nouveaux qui manquent.

Aujourd'hui Mai 68 est-il un mouvement à dépasser ? Ces combats sont-ils obsolètes ? Que reste-t-il à faire ?

Laurent Baumel : Il faut consolider les acquis, notamment dans ce que j'appelle la démocratisation de la vie personnelle. Il reste encore beaucoup de conquêtes à

prolonger. Il y a aussi une réflexion à mener aujourd'hui, sur l'ambivalence de l'individualisme contemporain. Ces questions se posent dans un contexte où la droite durcit les termes du débat. Pour conclure rapidement, le vrai sujet, pour moi, c'est de réinventer aujourd'hui une perspective de transformation sociale radicale qui puisse s'affranchir de la rhétorique révolutionnaire de ces années-là.

Olivier Dussopt : Mai 68, je ne sais pas ce que c'est donc j'ai du mal à savoir si j'en fais partie ou pas, mais peut-être que notre devoir par rapport à cet héritage, c'est de continuer un mouvement et pas forcément de créer de nouveaux combats sur la conquête de l'égalité des droits. Pour ce qui est vraiment propre à notre génération, il me semble nécessaire de retrouver des points d'union pour recréer une nouvelle majorité sociale, en prenant conscience que nous partageons les mêmes conditions économiques, les mêmes craintes, les mêmes difficultés. Il y a des points de rassemblement et nous avons des intérêts collectifs à défendre contre d'autres intérêts antagonistes, notamment ceux que l'on voit se développer dans un contexte ultra-financiarisé, voire ultra-libéralisé.

Aurélié Filippetti : Je pense que la génération 68 vivait avec le poids de la génération de ses parents, la génération de la guerre. Nous avons la chance d'avoir un événement beaucoup moins lourd et tragique à porter. Nous n'avons pas besoin d'aller taper sur Mai 68 aujourd'hui en disant qu'ils se sont trompés pour retrouver un désir de mobilisation. Nous avons au contraire à y puiser. Il faut par exemple poursuivre ce qui a été commencé sur l'égalité homme/femme et il y a beaucoup de travail. Par rapport aux années 60-70, je pense que l'on est même en recul du point de vue de l'égalité car au lieu d'aller de l'avant, le mouvement s'est tassé. On a peut-être manqué de vigilance



par rapport à cela. Il nous faut donc ne pas baisser la garde et promouvoir sans relâche et sans concession la parité, la mixité et la laïcité, dans les quartiers populaires notamment, qui sont des valeurs vecteurs d'égalité. Il faut aussi retrouver le moyen de donner confiance dans la gauche aux classes populaires, en mettant en avant la capacité à changer la situation économique et financière du pays d'une manière qui soit réformiste, sans la phraséologie révolutionnaire. Il faut retisser des liens avec les classes populaires car c'est cela aujourd'hui que l'on a le plus perdu.

Alain Geismar : Si je ne devais retenir qu'un seul héritage vivant de Mai 68 dans une période qui n'a plus rien à voir, depuis la fin du communisme et la mondialisation, c'est que l'autorité ne peut plus être considérée, nulle part et y compris en politique, comme de droit divin (hiérarchie veut dire en grec autorité divine), et qu'elle doit se mériter. C'est vrai à mes yeux, même pour l'autorité que des sots s'attribuent pour tenter de liquider Mai 68, de droite comme de gauche. Y ajouterais-je que, même en situation de crise, on ne peut réclamer de sacrifices unilatéraux.



“ La vraie question des temps modernes, est de savoir comment réinvestir dans la démocratie et dans le réformisme, la passion utopique de 68. Laurent Baumel ”

La révolution est un concept qui n'a plus de sens, un concept qui s'est dissous avec la conscience de classe qui le sous-tendait et qui ne pouvait vivre en Occident que dans de grandes concentrations ouvrières détruites par la sous-traitance et par les délocalisations. Assumer l'impossibilité de la révolution et de l'illusion révolutionnaire ne veut pas dire se résigner face au besoin impérieux de lutte pour plus de Liberté, plus d'Égalité et plus de Fraternité, sur une planète elle-même en péril et résonnant de guerres, de famines et de destructions. Une grande force de gauche rassembleuse est plus que jamais nécessaire, je crains pour son avenir si elle devait se développer dans l'oubli ou le mépris des grands moments de notre histoire et des espérances qui s'y sont fait jour.

Henri Weber : Je crois que ceux qui ont 20 ans aujourd'hui ont trois grands défis à relever, trois « utopies réalistes » à mettre en œuvre.

Je distingue entre utopie chimérique et utopie réaliste. J'appelle utopie chimérique, une utopie qui ne peut pas se réaliser car elle est contradictoire dans ses principes : l'utopie communiste par exemple, d'une société

sans classes, sans État, sans pénurie, sans conflits majeurs. Quelles sont aujourd'hui les utopies réalistes? Cette génération a à inventer un nouveau modèle de développement, compatible avec la survie de l'écosystème et avec les intérêts des générations futures. Ce n'est pas une petite affaire. En 68, la question de l'écologie ne se posait pas. Deuxièmement, elle a à achever la construction de l'Europe, à faire de l'Union européenne la première puissance économique, sociale et écologique au monde, creuset d'une nouvelle civilisation et levier d'une autre mondialisation. C'est un objectif très ambitieux mais nullement irréaliste, puisque l'on a déjà réussi à faire la moitié du chemin depuis 50 ans. La troisième utopie de cette génération, c'est d'instituer une véritable gouvernance mondiale, en renforçant et en démocratisant l'ONU et ses agences internationales : l'OIT, l'OMS, la FAO, l'Unesco, mais aussi le FMI, la Banque mondiale, l'OMC. La crise financière, alimentaire, écologique que nous vivons montre que le monde souffre d'une carence d'organisation et de régulation. Il y a du pain sur la planche !

Propos recueillis par Élisabeth Philippe

(1) : Henri Weber est également l'auteur de *Faut-il liquider Mai 68. Essai sur les interprétations des événements*, Seuil.

(2) : Aurélie Filippetti *Les Derniers jours de la classe ouvrière*, Stock.

Les murs ont la parole

**Spontanéité, manifs, action anonyme ou collective... Les événements de Mai 68 engendrent une étonnante profusion d'affiches - on en compte plus de 500 - dirigées contre le gouvernement en place et le capitalisme, taxés de tous les maux. Issus, pour la plupart, de l'École des Beaux-Arts et des Arts décoratifs, les artistes laissent libre cours à leur imagination dans un style abrupt et résolument provocateur qui n'est pas sans rappeler les dessins de Siné publiés dans *L'Enragé* et *Siné-Massacre*.
L'histoire est en marche...**

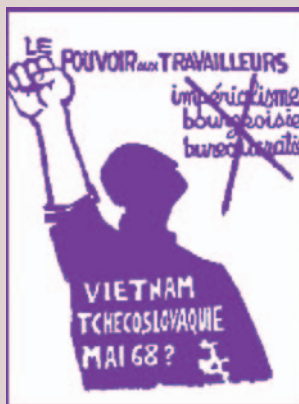


Le lecteur est plongé dans une actualité brûlante, décapante, souvent même incontrôlée. Loin des images d'émeutes diffusées dans la presse, plus aptes à mettre en valeur des personnalités et des positions officielles. Singulier contraste avec l'émotion provoquée par la dramatisation des événements. La plupart des affiches publiées

pour l'occasion reprennent les slogans de la rue, diffusent les idées en cours. Toutes témoignent de l'effervescence libertaire de ce moment unique.

Les images d'échauffourées se succèdent au pas de charge

L'École des Beaux-Arts est investie par les étudiants, le

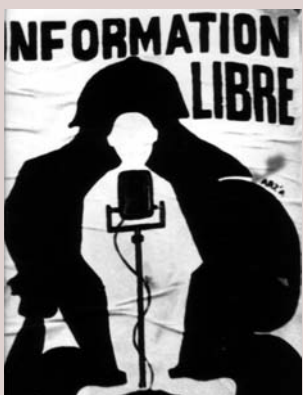


14 mai. Deux journées durant, des assemblées générales se chargent de réorganiser l'établissement qui prend le nom d'Atelier populaire. Les premiers échanges définissent de nouvelles règles, en réorganisant le système éducatif, en se rapprochant des ouvriers grévistes et en érigeant l'art en outil de propagande. À l'entrée de l'école,

ce texte évocateur : « Travailler dans l'atelier populaire, c'est soutenir concrètement le grand mouvement des travailleurs en grève qui occupent leurs usines contre le gouvernement gaulliste anti-populaire. En mettant toutes ses capacités au service de la lutte des travailleurs, chacun dans cet atelier travaille pour lui, car il s'ouvre par la

pratique au pouvoir éducatif des masses populaires ».

Poings levés, jet de pierres, courses effrénées, peurs et râles poignants des victimes, tout vibre, tout bouge. Et tout prend subitement sens. La lithographie, vieux procédé de reproduction, ne permet cependant pas de produire rapidement et mas-



24



sivement les affiches. Changement de cap lors de l'assemblée du 14. Guy de Rougemont, peintre et sculpteur de renom, propose d'utiliser la sérigraphie, plus adaptée à la profusion de ces documents marqués du sceau de la simplicité: absence de dégradé, mono ou bichromie, profusion de textes... Ainsi, « La chienlit c'est lui », une litho en rouge sur papier (42x30 cm), est réalisée six heures seulement après l'allocution de De Gaulle, le 19 mai, à la radio. La production dépasse

rapidement les 25 000 exemplaires, après l'introduction de la sérigraphie... Tant et si bien que les murs de Paris se remplissent très rapidement de graffitis. La nuit des barricades du 10 mai renoue avec les symboles de la Révolution.

Un véritable instrument d'agitation politique

Les images d'échauffourées se succèdent au pas de charge. Aux Beaux-Arts, militants et artistes se retrouvent quotidiennement pour faire le point sur la situation politique et



débatte des projets en cours. Une fois validées, les affiches sont conçues par des équipes qui se relaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Les colleurs prennent le relais. De cette nuit, naît le slogan « C.R.S. = S.S. », et ses variantes en forme d'imprimés.

Ce foisonnement donne lieu à l'adoption d'une multitude de messages et slogans, scandés dans la rue. Les affiches diffusent les principaux mots d'ordre des manifestations, en appelant à la grève dans les usines ou en pointant le pouvoir en place,

les CRS et leurs méthodes d'un autre âge. Le style est simple et parfaitement rodé : une image forte, accompagnée d'un texte concis et percutant. L'aspect brut de la réalisation contribue à donner une impression de force et d'efficacité aux messages véhiculés. Lesquels jouent un rôle essentiel dans la mobilisation et la diffusion des idées. Ces affiches deviennent un véritable instrument d'agitation politique.

En deux mois, près de 600 000 exemplaires sont collés sur les murs de la capi-

tale et en proche banlieue. Instruments essentiels de la véhémence contestataire, elles deviennent, au fil du temps, des objets culte. Certaines n'ont rien perdu de leur charge symbolique, en témoignage d'une époque, désormais révolue, où l'imagination entendait prendre le pouvoir. Les affiches sont à cet égard de formidables pièces à conviction, collées la nuit pour mieux éveiller les consciences...

Bruno Tranchant

LIVRES

Tout le monde n'a pas eu la chance d'avoir des parents soixante-huitards



Et les enfants dans tout ça ? Quelle était leur place dans la vie de parents investis corps et âme dans le combat militant ? C'est la question qui sous-tend le livre de Virginie Linhart. La fille de Robert Linhart, fondateur du mouvement prochinois en France, recueille les témoignages d'autres filles et fils de leaders d'extrême gauche. On y croise les progénitures devenues adultes de Benny Lévy, Roland Castro, Henri Weber, Pierre Khan... Pour tous, « la politique était la grande rivale ». Certains en ont gardé plus de failles que d'atres. Un entrelacs de destins qui dessinent en creux une époque dans sa dimension la plus intime.

E. P.

Virginie Linhart, *Le jour où mon père s'est tu*, Seuil, 180 pages, 16 euros.

EXPO

Sous les pavés, la Sorbonne



C'est au cœur même des lieux des révoltes estudiantines que Marc Riboud expose, jusqu'au 30 juin. La place de la Sorbonne, et, tout près, les grilles du lycée Louis Legrand, rue Saint-Jacques, accueillent les photos de ce grand reporter photographe qui, en Mai 68, a vécu au plus près les événements. Des clichés en noir et blanc empreints d'émo-

tion. D'autres, plus ludiques, transportent le badaud dans les coulisses du mouvement.

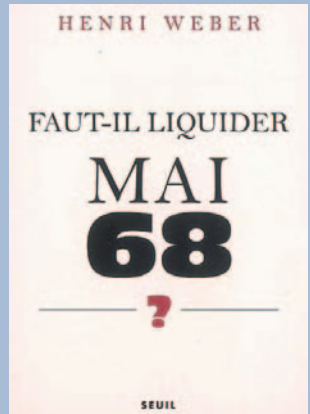
A. V.

Place de la Sorbonne, sur le boulevard St-Michel, Paris V^e.
Lycée Louis Legrand, 123 rue Saint Jacques, Paris V^e.

LA SÉLEC

Pour ne pas oublier...

Daniel Cohn-Bendit, Stéphane Paoli – qui réalisait sa première pige en 1968 –, le sociologue Jean Viard, lycéen engagé... Trois figures emblématiques pour réfléchir à un des grands moments de notre histoire commune. 1968, la guerre du Vietnam, la révolte de Berkeley à Prague, la dernière intervention soviétique sur le Vieux Continent, Marcuse, les débuts de l'écologie, la fin du totalitarisme, l'individu, le désir. Passionnant ! Daniel Cohn-Bendit, *Forget 68, Entretiens avec Stéphane Paoli et Jean Viard*, éd. de l'Aube, 128 pages, 12,90 euros.



L'héritage en question

Dans sa préface à cette nouvelle édition, Henri Weber, eurodéputé socialiste et secrétaire national à la Formation, dénonce le procès en sorcellerie, dont Nicolas Sarkozy est le Grand Inquisiteur. Henri Weber

TION

réfute méthodiquement les philippiques de cette droite qui veut « liquider 68 » et se livre à une défense du bilan de Mai.

Henri Weber, *Faut-il liquider Mai 68?* Essai sur les interprétations des événements, Seuil, 224 pages, 17,50 euros

Sous l'œil de Depardon

Spectaculaires, intimes ou tragiques... Plus de 130 photos nous racontent l'année mythique : de Bardot aux émeutes de Chicago, des grèves françaises aux JO de Mexico, en passant par les Yéyés, Nixon et le golfe Persique. Depardon commente ces événements avec une étonnante justesse.

Raymond Depardon, *1968*, Points, 2008, 160 pages, 8 euros

Sur un air de ballade

Une promenade dans le temps, du début de l'escalade américaine à la chute de Saïgon, de la guerre des Six Jours à celle du Kippour, des



premiers refrains des Beatles à leur dispersion, de la pilule à l'IVG.

Patrick et Charlotte Rotman, *Les années 68*, Seuil, 2008, 348 pages, 59 euros

Une histoire du mouvement

Une pluie de documents et témoignages nous plonge au cœur du mouvement.

De Cohn-Bendit à de Gaulle en passant par Mendès France et Mitterrand, lanceurs de pavés, étudiants et smicards anonymes, toutes les plus grandes figures qui ont participé à ces quatre semaines d'Histoire. Une référence.

Laurent Joffrin, *Mai 68, une histoire du mouvement*, Points poche, 2008, 7,50 euros

FILMS ET DVD



Le film d'une génération

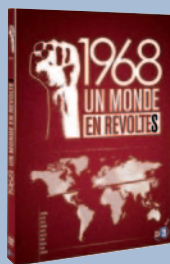
Catherine, Yves et Hervé ont 20 ans en 1968 et partent s'installer dans une ferme abandonnée du Lot, gagnés par l'utopie communautaire. *Nés en 1968* retrace 40 ans d'une vie, 40 ans de changements auxquels la génération 1968 ne s'attendait pas. Dans les années 1990, les enfants de Catherine sont confrontés au sida, au chômage. Sans nostalgie, le film montre qu'il existe bien un héritage de 1968, peut-être différent de celui qu'on imaginait alors.

Nés en 1968, nous nous aimerons jusqu'à la mort, Film d'Olivier Ducastel et Jacques Martineau, sortie en salle le 21 mai, 2 h 53, avec L. Casta, Y. Renier, Y. Tréguët

Un monde en révolte

Mai 68 apparaît au travers de ce documentaire comme un héritage dont les comptes n'ont pas été soldés. Il revient sur les luttes et destins de quelques acteurs-clés de la contestation : Daniel Cohn-Bendit, Jan Palach, symbole de l'insurrection pragoise, Robin Morgan, passionaria du mouvement féministe aux États-Unis, Tommie Smith, star des Jeux Olympiques de Mexico, ou bien encore Alain Krivine, aujourd'hui encore porte-parole de la LCR.

1968, un monde en révolte. Un film de Michèle Dominici, DVD, mai 2008, 14,99 euros





Daniel en mai

Daniel Heurtault arrive à Paris en février 68. À 23 ans, ce jeune homme originaire de Lamballe dans les Côtes d'Armor, vient d'obtenir un concours des PTT. Sans engagement politique réel, il ne pressent nullement qu'il va éclater quelques mois plus tard.

« J'avais quand même des valeurs de gauche bien ancrées, se souvient Daniel. Mon père était syndicaliste. Comme les fins de mois étaient parfois difficiles, j'ai eu très tôt conscience de la nécessité d'améliorer les choses. » Cette conscience ne le quitte pas. La vie dans la capitale n'est pas toujours rose ; la difficulté à s'y loger est déjà une réalité. Dans la centrale téléphonique où Daniel est employé, les conditions de travail sont plutôt rudes : service de nuit sans récupération ni compensation, travail le dimanche, bas salaires et des rapports hiérarchiques très stricts.

Fin mars, les premiers soubresauts remuent la société française. Les étudiants se révoltent contre les règles sur les campus et un enseignement sclérosé. « Je regardais ces contestations de loin mais avec curiosité, raconte Daniel. Pour moi, tout a vraiment commencé avec les grèves. » Car Mai 68, ce n'est pas seulement les pavés lancés dans le quartier latin, c'est aussi un mouvement social unique dans l'histoire de France, avec plus de 10 millions de grévistes tous



« Nous pensions vraiment changer les choses. Nous ne demandions pas l'anarchie mais la liberté de s'exprimer. »

secteurs d'activité confondus. « C'était parfois chaud pendant les piquets de grève. On a failli en venir aux mains. Mais il y avait un emballement communicatif. Nous pensions vraiment changer les choses. Nous ne demandions pas l'anarchie mais la liberté de s'exprimer. »

De cette période intense, Daniel garde surtout le souvenir des discussions qui s'engageaient partout dans les rues, de la solidarité aussi. Avec ses collègues notamment. « Le peu d'argent que nous avions, nous le mettions en commun pour payer la nourriture et organiser des fêtes. » C'est dans cette ambiance de fraternité et d'espérance que Daniel rencontre Christiane, sa future femme. Elle

aussi travaille à la Poste. Ensemble, ils s'engagent dans le mouvement. Ensemble, ils se forment une conscience politique solide et inaltérable. Ils participent aux manifestations monstre qui émaillent le joli mois de mai 68. C'est au cours de l'une d'elles que sera prise cette photo d'eux, Christiane sur les épaules de Daniel, publiée dans *l'Humanité*.

Seulement, en juin, à l'euphorie succède la déception. La droite revient massivement au pouvoir. Daniel perd un peu de ses illusions et se lance dans le syndicalisme, « histoire de poursuivre le combat. » Il le mène aujourd'hui en tant que militant du Parti socialiste. Toujours avec sa femme.

Élisabeth Philippe